

Et lui disait : « Mon cher amour, hélas !
 Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
 Portés ainsi dans l'empire des morts ;
 Ah ! que mon âme, aussi bien que mon corps,
 Soit à jamais unie avec la vôtre ! »

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
 La triste crainte et les molles douleurs,
 Jeanne, prenant ce ton mâle et terrible,
 Organe heureux d'un courage invincible,
 Dit : « Ce n'est point par des gémissements,
 Par des sanglots, par des cris, par des larmes,
 Qu'il faut venger ces deux nobles amants ;
 C'est par le sang : prenons demain les armes.
 Voyez, ô roi, ces remparts d'Orléans,
 Tristes remparts que l'Anglais environne.
 Les champs voisins sont encor tout fumants
 Du sang versé que vous-même en personne
 Fites couler de vos royales mains.
 Préparons-nous ; suivez vos grands desseins :
 C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée
 De La Trimouille et de sa Dorothee :
 Un roi doit vaincre, et non pas soupiner.
 Charmante Agnès, cessez de vous livrer
 Aux mouvements d'une âme douce et bonne.
 A son amour Agnès doit inspirer
 Des sentiments dignes de sa couronne. »
 Agnès reprit : « Ah ! laissez-moi pleurer ! »

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

CHANT VINGTIÈME

ARGUMENT

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre ténacité de son âme ; belle résistance de la Pucelle.

L'homme et la femme est chose bien fragile ;
 Sur la vertu gardez-vous de compter :
 Ce vase est beau, mais il est fait d'argile,
 Un rien le casse : on peut le rajuster,
 Mais ce n'est pas entreprise facile.
 Garder ce vase avec précaution,
 Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
 Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Ève,
 Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
 David le saint, le sage Salomon,
 Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable,
 Tant du Nouveau que du Vieux Testament,
 Et de l'histoire, et même de la fable.
 Sexe dévot, je pardonne aisément
 Vos petits tours et vos petits caprices ;
 Vos doux refus, vos charmants artifices ;
 Mais j'avouerai qu'il est de certains cas,
 De certains goûts que je n'excuse pas.
 J'ai vu parfois une bamboche, un singe,
 Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,

Comme un blondin caressé dans vos bras :
 J'en suis fâché pour vos tendres appas.
 Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
 Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maitre.
 Sexe adorable, à qui j'ai consacré
 Le don des vers dont je fus honoré,
 Pour vous instruire il est temps de connaître
 L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
 Pour un moment égara sa raison :
 Ce n'est pas moi, c'est le sage Trithème,
 Ce digne abbé, qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
 Terrible encore au fond de sa chaudière,
 En blasphémant cherchait l'occasion
 De se venger de la Pucelle altière,
 Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
 Son chef tondu fut privé de son tronc.
 Il s'écriait : « O Belzébuth, mon père,
 Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
 Faire tomber cette Jeanne sévère ?
 J'y crois, pour moi, ton honneur attaché. »
 Comme il parlait, arriva plein de rage
 Hermaphrodix au ténébreux rivage,
 Son eau bénite encor sur le visage.
 Pour se venger l'amphibie animal
 Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
 Les voilà donc tous les trois qui conspirent
 Contre une femme. Hélas! le plus souvent,
 Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
 Depuis longtemps tous les trois ils apprirent
 Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
 Gardait les clefs de la ville assiégée,
 Et que le sort de la France affligée
 Ne dépendait que de sa mission.
 L'esprit du diable a de l'invention :
 Il court vite observer sur la terre
 Ce que faisaient ses amis d'Angleterre;

En quel état, et de corps et d'esprit,
 Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
 Le roi, Dunois, Agnès alors fidèle,
 L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
 Étaient entrés vers la nuit dans le fort,
 En attendant quelque nouveau renfort.
 Des assiégés la brèche réparée
 Aux assaillants ne permet plus l'entrée.
 Des ennemis la troupe est retirée.
 Les citoyens, le roi Charle, et Bedford,
 Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.
 Muses, tremblez de l'étrange aventure
 Qu'il faut apprendre à la race future ;
 Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
 Les sages goûts d'une tendresse pure,
 Remerciez et Dunois et Denis
 Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis
 De vous conter les galantes merveilles
 De ce Pégase aux deux longues oreilles,
 Qui combattit, sous Jeanne et sous Dunois,
 Les ennemis des filles et des rois.
 Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
 Porter Dunois aux lombardes contrées :
 Il en revint ; mais il revint jaloux.
 Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
 Au fond du cœur il sentit l'étincelle
 De ce beau feu, plus vif encor que doux,
 Ame, ressort, et principe des mondes,
 Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
 Produit les corps et les anime tous.
 Ce feu sacré, dont il nous reste encore
 Quelques rayons dans ce monde épuisé,
 Fut pris au ciel pour animer Pandore.
 Depuis ce temps le flambeau s'est usé :
 Tout est flétri ; la force languissante
 De la nature, en nos malheureux jours,

Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains :
Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchainés par des liens de fleurs ;
Tendres amants en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor :
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.

L'abbé Trithème, esprit sage et discret,
Et plus savant que le pédant Larchet¹,
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il fallut, aux siècles à venir,
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée ;
Elle tomba : mais son âme agitée
Se rassura, faisant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession ;
Il prend les gens en sa possession ;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois

1. Le pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège qui, dans un livre de critique, assure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites. (*Note de Voltaire, 1773.*) — Larchet désigne P.-H. Larcher. (R.)

Ma chère mère, un soir au coin d'un bois¹,
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite :
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Trithème en avait dans son temps
Vu de ses yeux des exemples touchants.
Voici comment ce grand homme raconte
Du saint baudet l'insolence et la honte.

La grosse Jeanne, au visage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil,
Entre ses draps doucement recueillie,
Se rappelait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté
A saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis, fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laissa quelques moments
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne, qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même,
Et qu'une femme, en toute occasion,
Pour se conduire a besoin d'un patron.

1. Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont succédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que Satan, Belzébuth, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alepton et Mégère. Le sombre et fanatique Milton, de la secte des indépendants, détestable secrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et détestable apologiste de l'assassinat de Charles I^{er}, peut, tant qu'il voudra, célébrer l'enfer, et peindre le diable déguisé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande salle : ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir. (*Note de Voltaire, 1773.*)

Elle fut prête à devenir la proie ¹
 D'un piège affreux que tendit le démon :
 On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.
 Le tentateur, qui ne néglige rien,
 Prenait son temps : il le prend toujours bien.
 Il est partout : il entra par adresse
 Au corps de l'âne, il forma son esprit,
 Valeur des sons à sa langue il apprit,
 De sa voix rauque adoucit la rudesse,
 Et l'instruisit aux finesses de l'art
 Approfondi par Ovide et Bernard ².

L'âne éclairé surmonta toute honte ;
 De l'écurie adroitement il monte
 Au pied du lit où, dans un doux repos,
 Jeanne en son cœur repassait ses travaux ;
 Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
 Il la loua d'effacer les héros,
 D'être invincible, et surtout d'être belle.
 Ainsi jadis le serpent séducteur,
 Quand il voulut subjuguier notre mère,
 Lui fit d'abord un compliment flatteur :
 L'art de louer commença l'art de plaire.

« Où suis-je ? ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc.
 Qu'ai-je entendu ? par saint Luc ! par saint Marc !
 Est-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !

1. M. Louis du Bois a remarqué avec raison qu'aujourd'hui l'on dirait *près de*, ce qui d'ailleurs offrirait un sens plus honnête ; mais l'usage contraire était établi du temps de Voltaire. Il dit même positivement (*Commentaire sur Corneille, les Horaces, act. I, sc. 1, v. 3*) que « *près de* veut un substantif ». L'inconvénient qu'offre le vers, objet de cette note, de laisser planer quelque doute sur la pureté des désirs de Jeanne, était moins grave sans doute à ses yeux que le rapprochement cacophonique des deux syllabes de : « *près de devenir* ». (R.)

2. Bernard, auteur de l'opéra de *Castor et Pollux*, et de quelques pièces fugitives, a fait un *Art d'aimer* comme Ovide, mais cet ouvrage n'est pas encore imprimé. (*Note de Voltaire, 1773.*) — Le poème de l'*Art d'aimer*, qui était encore inédit lorsque Voltaire écrivait cette note, fut publié en 1775, avec quelques autres poésies du même auteur. (R.)

Mon âne parle, et même il parle bien ! »
 L'âne à genoux, composant son maintien,
 Lui dit : « O d'Arc ! ce n'est point un prestige ;
 Voyez en moi l'âne de Canaan :
 Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
 Chez les païens Balaam était prêtre,
 Moi j'étais juif ; et sans moi mon cher maître
 Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
 Dont un grand mal fût sans doute advenu.
 Adonaï récompensa mon zèle ;
 Au vieil Énoc bientôt on me donna :
 Énoc avait une vie immortelle ;
 J'en eus autant ; et le maître ordonna
 Que le ciseau de la Parque cruelle
 Respecterait le fil de mes beaux ans.
 Je jouis donc d'un éternel printemps.
 De notre pré le maître débonnaire
 Me permit tout, hors un cas seulement :
 Il m'ordonna de vivre chastement.
 C'est pour un âne une terrible affaire.
 Jeune et sans frein dans ce charmant séjour,
 Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
 Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
 J'obéis mieux que ce premier sot homme,
 Qui perdit tout pour manger une pomme.
 Je fus vainqueur de mon tempérament ;
 La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ;
 Je vécus vierge : or savez-vous comment ?
 Dans le pays il n'était point d'ânesses.
 Je vis couler, content de mon état,
 Plus de mille ans dans ce doux célibat.
 « Lorsque Bacchus vint du fond de la Grèce
 Porter le thyrses, et la gloire, et l'ivresse,
 Dans les pays par le Gange arrosés,
 A ce héros je servis de trompette :
 Les Indiens par nous civilisés
 Chantent encor ma gloire et leur défaite.

Silène¹ et moi nous sommes plus connus
Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
C'est mon nom seul, ma vertu signalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée².

« Enfin là-haut, dans ces plaines d'azur,
Lorsque saint George, à vos Français si dur,
Ce fier saint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un coursier d'Angleterre;
Quand saint Martin, fameux par son manteau³,
Obtint encor un cheval assez beau;
Monsieur Denis, qui fait comme eux figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choisit, près de lui m'appela;
Il me fit don de deux brillantes ailes;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles;
Du grand saint Roch⁴ le chien me festoya;
J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
Céleste porc, emblème de tout moine;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissants.
Le chien, le porc, et George, et Denis même,

1. C'est l'âne de Silène, qui est assez connu; on tient qu'il servit de trompette. (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non*; mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleius* en deux volumes in-4°, « cum notis, ad usum Delphini ». Au reste, on attribua de tout temps les mêmes sentiments aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, et dans Ésope, etc. (*Note de Voltaire*, 1762.)

3. Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau (*Id.*, 1773.)

4. Saint Roch, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et saint Antoine est toujours suivi d'un cochon. (*Id.*, 1762.) — Tous les bons chrétiens connaissent l'aigle de saint Jean, le bœuf de saint Luc, et les autres bêtes du paradis. (K.)

Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez surtout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus selon au choix,
Et dont je suis peut-être le plus digne,
Est de servir sous vos augustes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y suis encor; le ciel est dans vos yeux. »
A ce discours, peut-être téméraire,
Jeanne sentit une juste colère.
Aimer un âne, et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France,
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois, qui la pare de fleurs !
« Non, disait-elle, écartons ces horreurs. »
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceilan :
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée,
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.

L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,

Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une âme si grossière.
Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer; puis la tira soudain.
Elle rougit, s'effraye, et se condamne;
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir;
Respectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de distance est entre nos espèces;
Non, je ne puis approuver vos tendresses;
Gardez-vous bien de me pousser à bout. »

L'âne reprit : « L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Lédà fit fête¹
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos²,
Pour un taureau négligeant des héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède?
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé. »

Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappants,
Et mettait l'âne au rang de nos savants.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.

1. Lédà, ayant donné ses faveurs à son cygne, accoucha de deux œufs. (*Note de Voltaire, 1762.*)

2. Pasiphaé, amoureuse d'un taureau, en eut le Minotaure. Philyre eut d'un cheval le centaure Chiron, précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne, qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis. (*Id., 1762.*)

Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit (ô prodige! ô merveille!)
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne, après tout, n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abîme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême,
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même :
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet,
Et de malheur souvent la préservait.
Elle la prend; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent sur le malin.
Le malin court, et sa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans, et Nante;
Et les haudets dans le Poitou nourris
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait; mais dans sa course prompte
Il veut venger les Anglais et sa honte;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du président Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame :
Il était sûr de gouverner cette âme;
C'était son bien; le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la présidente,
Il sait qu'elle a me, et que Talbot l'enchanter.

Le vieux serpent en secret la conduit,
 Il la dirige, il l'enflamme, il espère
 Qu'elle pourra prêter son ministère
 Pour introduire aux remparts d'Orléans
 Le beau Talbot et ses fiers combattants :
 En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
 Il sait assez qu'il combat pour lui-même.

FIN DU CHANT VINGTIÈME.

VARIANTES

DU CHANT VINGTIÈME.

Vers 1. — Édition de 1756 :

Que la vengeance est une passion
 Funeste au monde, affreuse, impitoyable !
 C'est un tourment, c'est une obsession ;
 Et c'est aussi le partage du diable.
 *Le gros damné... (K.)

Vers 41. — Édition de 1756 :

* « J'y crois, pour moi, ton honneur attaché, »
 Il ne faut pas beaucoup de rhétorique
 Pour engager le tentateur antique
 A travailler de son premier métier.
 De tout méchef ce maudit ouvrier
 Courut bien vite observer sur la terre
 *En quel état... (K.)

Vers 69 :

Charles, Dunois, et la grosse amazone,
 Lassés tous trois des travaux de Bellone,
 Étaient enfin revenus dans leur fort.

Vers 73 :

Remerciez le bon monsieur Denis.

Vers 75 :

*Il vous souvient que je vous ai promis
 De vous donner des mémoires fidèles
 De ce baudet possesseur de deux ailes.
 Mon cher lecteur me semble assez instruit
 Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
 Il y vola sur la noble monture
 Tant célébrée en la sainte Ecriture.
 La nuit des temps cache encore aux humains
 De l'âne ailé quels étaient les desseins.

Quand il avait sur ses ailes dorées
 Porté Dunois aux lombardes contrées.
 De ce héros cet âne était jaloux.
 Plus d'une fois, en portant la Pucelle
 Dessus sa croupe, il sentit l'étincelle
 *De ce beau feu... (R.)

Vers 100 :

Mais voyagez aux confins d'Arcadie.

Vers 154. — Manuscrit :

*On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.
 Négligemment la belle sur son lit,
 Sans corselet, sans armes, s'étendit.
 Ses vêtements, qui se jouaient en ondes,
 Se relevaient sur ses deux cuisses rondes.
 *Le tentateur... (K.)

Vers 181 :

J'avais parlé deux fois à Balaam.

Vers 186 :

Le juste ciel récompensa mon zèle.

Vers 189 :

J'en eus autant; le Seigneur ordonna...

Vers 192 :

*Je jouis donc d'un éternel printemps
 Dans le jardin de vos premiers parents
 Avec Énoch, dont je fus la monture.
 Là pour nous deux l'indulgente nature
 Sans s'épuiser prodiguait ses présents.
 De ce jardin le maître débonnaire... (R.)

Vers 200 :

J'obéis mieux que votre premier homme.

Vers 202 :

Dieu l'emporta sur mon tempérament.

Vers 207. — Édition de 1756 :

*« Plus de mille ans dans ce doux célibat.
 Bientôt il plut au maître du tonnerre,
 Au créateur du ciel et de la terre,
 Pour racheter le genre humain captif,

De se faire homme, et qui, pis est, juif.
 Joseph Panther et la brune Marie,
 Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
 A son époux la belle dit adieu,
 Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
 Il fut d'abord suivi par la canaille,
 Par des Mathieu, des Jacques, des enfants;
 Car Dieu se cache aux sages comme aux grands
 L'humble le suit, l'homme d'Etat s'en raille
 La cour d'Hérode et les gens du bel air
 Narguent un Dieu bâtard et fait de chair¹.
 De cette chair l'humanité sacrée
 Est de Pilate assez peu révérée.
 Mais quelques jours avant qu'il fut fessé,
 Et qu'un long bois pour Jésus fut dressé²,
 Il devait faire en public son entrée.
 C'était un point de sa religion
 Que sur un âne il entrât dans Sion;
 Cet âne était prédit par Isaïe,
 Ézéchiel, Baruch, et Jérémie :
 C'était un cas important dans la loi.
 O Jeanne d'Arc! cet âne, c'était moi.
 Un ordre vint, à l'archange terrible
 Qui du jardin est le suisse inflexible,
 De me laisser sortir de ce beau lieu.
 Je pris ma course, et j'allai porter Dieu.
 Notre présence imposait aux oracles :
 A chaque pas nous faisons des miracles;
 Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,
 Disparaissent à notre aspect d'in ;
 Chacun criait : *Vive le roi de gloire!*
 Vous connaissez le reste de l'his oire.
 Le Créateur, pendu publiquement³,
 Ressuscita bientôt secrètement.
 « Je fus fidèle et restai chez sa mère.
 Très mal bête, faisais très maigre chère.
 Marie, au jour de son assumption,
 Par testament me laissa pension;
 Et je vécus mille ans dans la maison,
 Jusques au jour où cette maison sainte,

1. Variante; manuscrit :

Se moquaient tous d'un dieu formé de chair.

2. Variante; manuscrit :

Et qu'un long bois pour le Dieu fût dressé.

3. Variante; manuscrit :

Le Créateur, au supplice conduit,
 Pendu le jour, ressuscita de nuit.

De la cité quittant l'indigne enceinte,
 Alla par mer aux rivages heureux
 Ou de Lorette est le trésor fameux.
 Là, du Seigneur je servis les pucelles :
 J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles
 * Enfin là-haut... (K.)

Vers 226. — Édition de 1756 :

* « Il me choisit, près de lui m'appela ;
 D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
 Du doux Jésus les bontés paternelles
 Me firent don de deux brillantes ailes ;
 Et dans le temps que les anges des airs
 Faisaient voguer les maisons sur les mers,
 * Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
 L'aigle de Jean et le bœuf de Mathieu
 Me firent fête en cet auguste lieu ;
 L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
 Là, je bravai ce cheval si superbe
 Qui doit porter, par arrêt du destin,
 Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
 * « Je fus nourri de nectar, d'ambrosie
 * Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
 * N'approche pas du plaisir que je sens
 * Au doux aspect de vos charmes puissants.
 L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
 * « Ne valent pas... » (K.)

Vers 237 :

L'aigle, le bœuf, et George, et Jésus même.

Vers 247. — Édition de 1756. On lit après ce vers

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
 En appuyant sa flatteuse éloquence
 D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
 Et Bourdaloue, et le doux Massillon.
 Ce beau récit, cette histoire admirable,
 Cet air naïf dont l'âne débitait,
 Mais plus que tout ce geste inimitable,
 Firent sur Jeanne un vif et prompt effet,
 Que son Dunois n'avait point encor fait.
 Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
 * Le grand Dunois, qui près de là couchait,
 * Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
 * Des traits hardis d'une telle éloquence.
 * Il voulut voir le héros qui parlait,

1. Variante; manuscrit :

Tantôt saint George, et tantôt saint Martin

Et quel rival l'amour lui suscitait.
 * Il entre, il voit (ô prodige ! ô merveille !)
 * Le possédé porteur de longue oreille,
 * Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
 * De Débora la lance redoutable
 * Était chez Jeanne auprès de son chevet.
 Il la saisit ; la puissance du diable
 * Ne tint jamais contre ce fer divin.
 Le grand Dunois poursuit l'esprit malin ;
 Belzébuth tremble, et, prompt à disparaître,
 Emporte l'âne à travers la fenêtre.
 Il le conduit par le chemin des airs
 Dans ce château, fatal à l'innocence,
 Où Conculix tenait en sa puissance
 La belle Agnès et les héros divers,
 Anglais, Français, qui, tombés dans le piège,
 Sont prisonniers en ce lieu sacrilège.
 Ce Conculix, depuis le jour cruel
 Où le bâtard et la Pucelle altière,
 L'ayant couvert d'un affront éternel,
 De son palais ont forcé la barrière¹,
 Se gardait bien de donner des soupés
 Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
 Il les traitait avec rude manière,
 Et les tenait dans le fond d'un caveau.
 Son chancelier s'en vint, en long manteau,
 Signifier à la troupe éplorée
 De Conculix la volonté sacrée.
 « Vous jeûnez et vous boirez de l'eau,
 Serez fessés une fois par semaine,
 Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un
 En remplissant un devoir peu commun,
 Pourra sauver votre demi-douzaine.
 Tâchez d'aimer ; il faut qu'un de vous six
 Du fond du cœur brûle pour Conculix.
 Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
 Si nul de vous ne peut y réussir,
 Soyez fessés, car tel est son plaisir. »
 Il s'en retourne ; après cette sentence,
 Les prisonniers restent en conférence.
 Mais qui voudra se dévouer pour tous ?
 Agnès disait : « Pourrais-je en conscience
 Du dieu d'amour sentir ici les coups ?
 Le don d'aimer ne dépend pas de nous ;
 Et je serai fidèle au roi de France. »
 Parlant ainsi, ses regards affligés
 Lorgnent Monrose, et de pleurs sont chargés.
 Monrose dit : « Pour moi, j'aime une belle
 Que pour des dieux je ne saurais quitter.
 Cent Conculix ne sauraient me tenter,

1. Voyez chant IV.

Et je voudrais être fessé pour elle.
 — Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
 Dit Dorothée. Il n'est point de tourment
 Que de l'amour le charme n'adoucisce :
 Quand on est deux, est-il quelque supplice ?
 Son La Trimouille, à ce discours charmant,
 Tombe à ses pieds, et s'abandonne en proie
 A des douleurs qu'allège un peu de joie.
 Le confesseur, ayant toussé deux fois,
 Leur dit : « Messieurs, j'étais jeune autrefois :
 Ce temps n'est plus, et les rides de l'âge
 Ont sillonné la peau de mon visage :
 Que puis-je ? hélas ! je suis, par mon emploi,
 Dominicain et confesseur du roi :
 Je ne saurais vous tirer d'esclavage. »
 Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
 Se lève, et dit ; « Eh bien ! ce sera moi. »
 A ces trois mots, dits avec assurance,
 Les prisonniers reprirent l'espérance.
 A Conculix, le lendemain matin,
 Étant pourvu du sexe féminin¹,
 Paul écrivit une lettre fort tendre,
 Qu'au chancelier la geôlière alla rendre.
 Paul y joignit un petit madrigal,
 D'un goût tout neuf et fort original. (K.)

On lit dans un manuscrit :

Ainsi parlait cet âne avec prudence,
 En appuyant sa nerveuse éloquence
 D'un geste heureux que n'eut point Cicéron,
 Et que n'a point tout faiseur de sermon.
 Son beau récit, cette histoire admirable,
 Cet air naïf dont il la débitait,
 Et, plus que tout, ce geste inimitable,
 Firent sur Jeanne un prompt et sûr effet
 Que Dunois nu n'avait pas encor fait.
 Son cœur s'émut ; tous ses sens se troublèrent.

La suite comme aux variantes du vingt et unième chant.

1. Variante :

Étant pourvu du sexe masculin.

Cette leçon, que fournit un manuscrit, a l'avantage de ne pas être en contradiction avec le vers 279 du chant IV, où l'on voit que le fils d'Alix n'était femme que de nuit. (R.)

CHANT VINGT ET UNIÈME

ARGUMENT

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
 Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
 Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfants,
 A deux carquois tout à fait différents :
 L'un a des traits dont la douce piqûre
 Se fait sentir sans danger, sans douleur,
 Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
 Et vous y laisse une vive blessure.
 Les autres traits sont un feu dévorant
 Dont le coup part et brûle au même instant¹.
 Dans les cinq sens ils portent le ravage,
 Un rouge vif allume le visage,
 D'un nouvel être on se croit animé,

1. Cette idée des deux carquois de l'amour, inspirée peut-être par un passage d'Ovide (*Métam.*, lib. I, v. 468-474), a été exprimée aussi heureusement dans *Nanine*, acte I, scène 1. (Voyez tome IV du *Théâtre*, p. 15.)

Les vers d'Ovide, dans lesquels il n'est point question des deux carquois de l'Amour, mais seulement de la différence des traits dont il se sert, ont été ainsi imités par Voltaire. (*Dictionnaire philosophique*, article *FIGURE*) :

Fatal Amour, tes traits sont différents ;
 Les uns sont d'or, ils sont doux et perçants,
 Ils font qu'on aime ; et d'autres au contraire
 Sont d'un vil plomb qui rend froid et sévère... (R.)